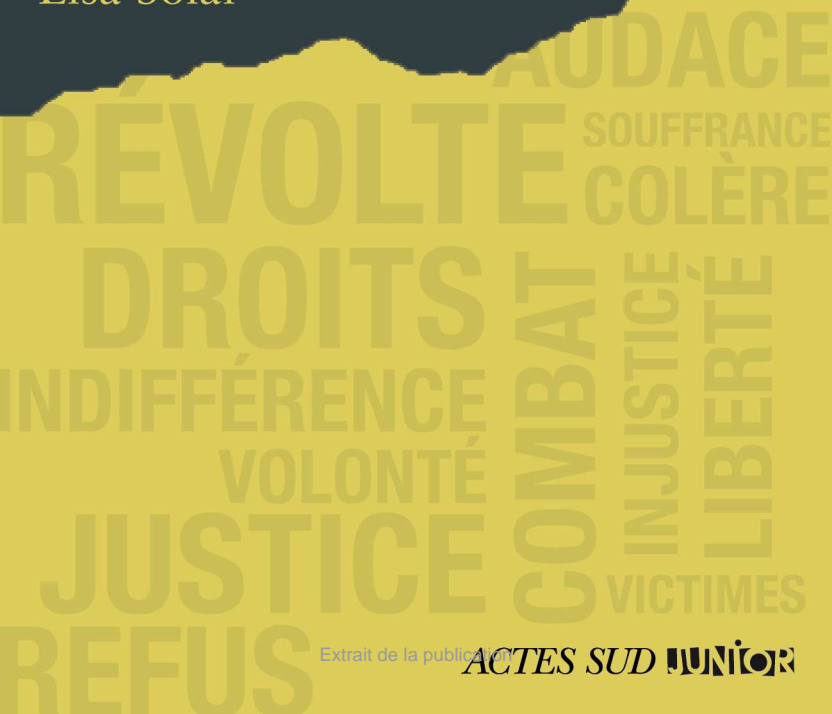


OLYMPIE DE GOUGES: "NON À LA DISCRIMINATION DES FEMMES"

Elsa Solal



Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

CEUX QUI ONT DIT NON

Roman historique

Depuis toujours, il y a dans le monde des hommes et des femmes qui ont su dire non à ce qui leur paraissait inacceptable...

Adieu mon fils, demain ma tête sera coupée... Ils croient couper la mauvaise herbe et me faire taire mais c'est trop tard. La force de ma pensée, c'est qu'elle s'est enracinée dans le terreau de siècles d'injustice, nul ne peut désormais l'arracher de cette terre. Quelque chose est en marche que nul ne peut arrêter. La nature donne aux femmes le privilège de "pouvoir" mettre au monde des hommes, c'est ce "pouvoir" qu'ils pensent contrôler, et leur terreur qu'il leur faut maîtriser. Adieu mon fils... Demain je vais mourir.

Femme de théâtre et écrivain, Elsa Solal a souvent abordé les différentes formes de violences et leurs mécanismes à travers l'histoire. Elle a notamment travaillé sur les violences faites aux femmes et leur effacement de la sphère publique et politique. Elle nous livre avec complicité une Olympe de Gouges intense et charnelle.

“Ceux qui ont dit non”
Une collection dirigée par Murielle Szac

DÉJÀ PARUS :

Lucie Aubrac : “Non au nazisme”
Maria Poblete

Victor Jara : “Non à la dictature”
Bruno Doucey

Rosa Parks : “Non à la discrimination raciale”
Nimrod

Victor Hugo : “Non à la peine de mort”
Murielle Szac

Joseph Wresinski : “Non à la misère”
Caroline Glorion

Victor Schoelcher : “Non à l’esclavage”
Gérard Dhôtel

Simone Veil : “Non aux avortements clandestins”
Maria Poblete

Général de Bollardière : “Non à la torture”
Jessie Magana

Gandhi : “Non à la violence”
Chantal Portillo

Éditrice : Isabelle Péhourticq

Conception graphique : Guillaume Berga

© Actes Sud, 2009 • ISBN 978-2-330-00468-2

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

www.actes-sud-junior.fr

www.ceuxquiontditnon.fr

**OLYMPE
DE GOUGES :
"NON À LA
DISCRIMINATION
DES FEMMES"**

Elsa Solal

ACTES SUD JUNIOR

*À Samuel,
Anne, Jacques, Arielle, Simon et Adrien.*

1. L'enfance à Montauban

“BÂTARDE ! BÂTARDE !” Ces mots l’avaient marquée au fer rouge, ils continueraient à la hanter toute sa vie. C’était l’hiver, la neige recouvrait la ville tout entière. Le ciel opaque semblait irréel et le paysage était transfiguré par les milliers de flocons. Sous cette danse blanche, la ville rose n’en était que plus imposante, immuable. La cathédrale crevait l’étoffe du ciel qui dégorgeait sa couleur pâle. Il y avait, dans ce spectacle, un peu d’éternité.

Le vent froid soulevait la neige. Une vague blanche s’élevait, s’étirait, apparition fantomatique qui tourbillonnait puis s’évanouissait et retombait sur le sol. Olympe se nommait encore

Marie Gouze, elle venait d'avoir sept ans. Elle aimait écouter ses pas crisser et craquer – un bruit chaud, sourd, inimitable – et la neige se tasser sous ses semelles.

Elle se retourna et regarda ses empreintes courir et se jeter jusqu'à la porte de l'église. Le monde était blanc, quel silence... Elle, immobile, fixait la branche du grand sapin ployant sous le poids de la neige, l'empreinte des oiseaux, des corbeaux et les autres petites traces. Le ciel lui semblait un voile translucide. La neige était partout, jusqu'au sommet de la cathédrale. Sa petite voisine Anne n'était pas là et elle attendait avec impatience son retour pour reprendre leurs jeux favoris. C'était sa meilleure amie, elles passaient des heures toutes les deux à inventer des histoires qu'elles jouaient ensuite ensemble en se déguisant.

Olympe entendait sa propre respiration et jouait avec la buée de son souffle. Soudain, elle sentit une boule de neige lui frapper violemment

la joue ; une seconde explosa sur son visage ; une autre s'écrasa dans son cou et la glaça. Une autre éclata, brûlante, sur sa tempe. Une horde d'enfants la lapidait en hurlant :

– Bâtarde, sale bâtarde !

Elle voulut courir, fuir, mais elle glissa et s'étala à terre de tout son long. L'un des enfants se jeta sur elle :

– Mange, dit-il en lui enfournant une poignée de neige dans la bouche. Voilà ce qui arrive aux bâtardes filles de p...

La mère d'Olympe apparut dans le tourbillon blanc. Elle arrêta net le bras du garnement, l'empoigna et lui balança une torgnole à lui décrocher la tête. Olympe n'avait jamais vu sa mère dans une telle fureur. Elle se lova contre elle en tremblant. Elle entendit un hennissement. Une voix d'homme l'arracha à l'étreinte de sa mère :

– Montez avec moi, je vous raccompagne.

Elle leva la tête et vit un seigneur, richement vêtu, juché sur un cheval alezan à la robe cuivrée.

Sa mère lui souffla :

– C’est le marquis de Pompignan.

Il les ramena jusqu’à la porte de leur maison comme si c’était tout naturel. Elle comprendrait plus tard ce qui leur avait valu ce traitement de faveur. Une fois à l’intérieur, elle tira le rideau et regarda sa mère en grande conversation avec le marquis. Elle était intriguée par la forte complicité qui les liait tous deux. Elle fixait cette scène étrange à travers la buée de son souffle sur la vitre et en même temps elle sentait résonner dans sa tête l’insulte des enfants : “Bâtarde, bâtarde.”

Elle se sentait à jamais illégitime. Une rage encore muette grondait en elle et montait comme une tempête à venir.

2. Le Paris d'Olympe

DES ANNÉES PLUS TARD, en 1770, Marie Gouze, devenue Olympe de Gouges, arrivait à Paris en pleine effervescence révolutionnaire et se lançait dans la carrière littéraire. Elle découvrait la société de ce siècle et s'entoura très vite d'intellectuels, de journalistes, de philosophes. Autodidacte, elle luttait à travers ses pièces de théâtre pour les droits des déshérités et pour l'égalité des hommes et des femmes. Ce matin-là, elle s'installa à sa petite table pour raconter ses aventures à son amie d'enfance :

“Chère Anne,

Je suis enfin arrivée à Paris avec Jacques et mon petit garçon... Nous sommes fous de joie.

Tu me manques. Viens vite nous rejoindre. Paris est un animal fascinant ! Ah ! J'oubliais... Désormais tu m'appelleras Olympe de Gouges, mon nom d'auteur !

Je suis comme toute femme, privée de tout droit. Seuls les avantages de la « nature » sont éligibles. Mais je veux bien autre chose que faire carrière galante ou être conseillère secrète ou maîtresse de quelque maringouin. Les salons sont à la mode et ne rassemblent pas seulement des précieuses ridicules. On y discute de politique, de littérature, de philosophie et d'histoire, on y lit les feuilles du jour ; les points de vue s'affrontent, la science et la poésie se retrouvent. Il règne une véritable fièvre de connaître, une soif de savoir. J'ai fait des rencontres incroyables : Daubenton au Jardin des plantes ; j'ai parlé avec M. Diderot et à d'Alembert ; j'ai croisé un certain Bougainville qui partait explorer les mers lointaines, écouté des francs-maçons qui défendaient la laïcité,

une nouvelle idée de justice. On recherche ma compagnie. J'ai pris position contre l'esclavage et écrit une pièce qui va faire un de ces scandales ! J'y défends les Noirs des colonies ! Heureusement, Mme de Montesson est intervenue en ma faveur : enfin, ma pièce va être jouée à la Comédie-Française ! Je te serre contre mon cœur, ma douce amie, et t'attends à Paris !
Ton Olympe.”

3. Le fantôme

OLYMPE ENTRA DANS L'HÔPITAL, le cœur serré. Elle longea des rangées de lits dans des salles qui se prolongeaient à l'infini. Parfois, plusieurs malades partageaient un même matelas infecté de maladie et d'excréments. À même le sol gisaient quelques malheureux, qui gémissaient sur son passage. Soudain, elle l'aperçut dans une autre rangée ; elle, la montagne, le volcan, elle si forte, si belle : sa mère était devenue un petit oiseau fragile au fond de son lit. Elle retenait ses larmes, lui sourit.

Lorsque Olympe avait demandé à son père de l'aider en pensant qu'il serait bon avec elle, il

lui avait écrit cette lettre qu'elle relisait encore en ce triste jour :

“Votre lettre, Madame, a réveillé mes douleurs et inquiétudes sur le passé. Les années, mes infirmités et la religion m'ont forcé d'éloigner de mes yeux les objets qui me rappellent les erreurs d'une trop coupable jeunesse. Trop malheureusement pour moi, vous ne m'êtes pas étrangère. La nature parle en vous et vous assure que je suis votre père. Imitez-moi, et gémissiez sur le sort de ceux qui vous ont donné l'être. Dieu ne vous abandonnera point, si vous le priez sincèrement.”

Ni elle ni sa mère n'avaient jamais vu la pension et l'aide qu'il avait promises.

La mère d'Olympe et le marquis Jean-Jacques de Pompignan s'étaient aimés, passionnément. Ils avaient été séparés par leurs deux familles, puis ils s'étaient retrouvés malgré le mariage de sa mère avec Pierre Gouze. La passion avait

repris son cours, au risque du scandale d'un adultère dans cette petite ville protestante de Montauban. Les familles mirent un terme définitif à cette histoire qui faisait jaser les commères, lorsque le marquis décida de prendre avec lui sa fille naturelle pour faire son éducation. Sa famille envoya alors le marquis à Paris. Et la mère d'Olympe, elle, fut priée de se faire oublier. Ce qu'elle fit tant et si bien qu'elle finit sa vie seule, malade, sans un sou, dans une de ces immenses salles d'hôpital qui vous donnent la nausée du genre humain, entourée de vieillards incontinents et de femmes agonisantes. La misère la plus noire.

On recouvrit le visage de la mère d'Olympe d'un drap. Elle venait de mourir. Olympe tenait dans ses doigts tremblants la lettre du marquis de Pompignan. Elle était orpheline. Pour la première fois, elle sentait la morsure de cet étrange froid de l'âme qu'est la solitude.

Sa mère était morte dans ses bras. Dans ce sinistre lieu, elle était morte sans rien demander, sans une exigence. Olympe sortit, s'assit sur les marches de l'hôpital. Elle savait qu'elle ne serait plus jamais la même. Elle ne pourrait plus vivre avec ces images de femmes mourant dans la puanteur, ces visages d'enfants abandonnés, errant en guenilles dans les rues, elle ne pourrait plus supporter de savoir que les maternités étaient si sales qu'une mère sur quatre y mourait en donnant la vie. Une colère inouïe lui nouait le ventre. Elle décida de rentrer et de se mettre à travailler sur une réforme des hôpitaux. En chemin, elle tomba sur des pierres, laissées là et devenues inutiles, restes d'une ancienne barricade. Elle eut alors une idée :

“Et si l'on utilisait toutes ces pierres pour construire une maison de maternité pour les femmes ?”

Elle froissa le billet de son père, le jeta. Cette nuit-là, Olympe ne chôma pas. Son chagrin

et sa révolte guidaient sa plume : elle inventa les maternités, et rien de moins que l'impôt sur la fortune pour financer son projet de réforme sociale. Elle eut encore en tête un prochain texte, un curieux projet qui dormait en elle depuis longtemps : la *Déclaration des droits de la femme*. Après avoir écrit toute la nuit, elle s'endormit à l'aube, épuisée.

Une maison de maternité et un impôt sur la richesse pour payer tout ça, mais comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ?

Pour en savoir plus :

Violences : www.sosfemmes.com

Violence info : tél. : 3919

Fédération nationale Solidarité femmes :

32-34 rue des Envierges, 75020 Paris

Droits : www.infofemmes.com et www.droitsdesfemmes.org

CNIDFF (Centre national d'information sur les droits des femmes et des familles) <http://www.infofemmes.com>

Égalité : www.social.gouv.fr/femmes

Parité : www.observatoire-parite.gouv.fr

AVFT (Association européenne contre les violences faites aux femmes au travail) <http://www.avft.org>

Collectif féministe contre le viol : <http://www.cfcv.asso.fr/>

Service Droits des femmes :

<http://www.travail-solidarite.gouv.fr/espaces/femmes-egalite/772.html>

CNDF : <http://www.collectifdroitsdesfemmes.org/>

Femmes solidaires : <http://www.femmes-solidaires.org>

Mouvement français pour le Planning familial :

www.planning-familial.org

WAVE (Women Against Violence Europe) :

<http://www.wave-network.org/>

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique Actes Sud